

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 49

Artikel: La bataille de Trafalgar - Victoire de Nelson
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255626>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ce n'est pas moi qui puis vous aider en ce moment. Tous mes capitaux sont engagés, vous ne l'ignorez pas, dans cette spéculation des vins du Gard.

— Aussi bien, répliqua Lagneau, n'est-ce pas un prêt que je viens solliciter, mais une proposition que j'ai à vous soumettre. Vous savez qu'en réglant ce qui revenait à ma femme du chef de sa mère, nous avons mis de côté sa part dans la propriété d'Olivet dont je vous ai laissé la jouissance, et qui vaut, au bas mot, trois cent mille francs. Eh bien, en vendant, je retirerais les cent mille dont j'ai besoin.

M. Bernier leva les bras au ciel :

— Vendre ! y pensez-vous ? Mais j'y tiens à cette propriété qui est mon œuvre, que j'ai embellie, dont je suis fier !

— Je ne dis pas, mais cette somme m'est indispensable.

— Trouvez-la autre part, car je vous le dis, je ne vendrai pas.

— Il le faudra cependant !

— Et qui m'y forcera ?

— Le code, beau-père, qui dit : Art. 815 : Nul ne peut être forcé à rester dans l'indivision.

Très pâle, le commerçant étendit la main.

— Restons-en là, fit-il. Je verrai ma fille et elle ne souffrira pas.

— Vous vous trompez.

— Comment !

— J'ai, ici même, dans ma poche, signée, datée, enregistrée, sa procuration.

— Oh ! fit Bernier en tombant sur une chaise. Plaider contre moi ! Elle ! Me dépouiller ! Me chasser d'un domaine dont j'ai vu grandir les arbres, pousser les fleurs, où j'ai toutes mes habitudes....

— Que voulez-vous, beau-père ! à chacun son dû... Ma femme est raisonnable. Elle tient de son père : les affaires sont les affaires, et les sentiments passent après. Voyons, je reviendrai chercher une réponse dans huit jours.

— C'est inutile, monsieur, cria Bernier en se levant. Vous agirez comme vous l'entendez... mais je ne vendrai pas... Faites valoir vos droits !

— Calmez-vous ! Et ne nous prenons pas à la gorge !... Dans huit jours, sans faute ! Au revoir, et sans rancune.

Il salua et sortit, laissant son beau-père accablé de colère, de douleur, et d'indignation.

Les premières lueurs du jour pénétraient à travers les stores baissés, et une lampe de malade placée sur un chiffonnier achevait de s'éteindre, tandis que, assis dans les fauteuils, Berteaux et Hortense sommeillaient.

Tout à coup une main écarta les rideaux et Bernier montra son visage défait et amaigri.

Il regarda un instant le professeur et la jeune fille, puis les appela à mi-voix.

— Mon oncle est réveillé, fit Hortense.

— Oui, mignonne.

— Et comment te trouves-tu, mon cher bon ? s'inquiéta Berteaux.

— Mieux ! Merci !

Hortense sourit.

— A la bonne heure ! Le médecin avait bien dit que cette crise le sauverait !

— Me sauver ! j'ai donc été bien malade ?

— Assez pour nous donner de cruelles inquiétudes.

— En effet, je me rappelle maintenant... j'ai beaucoup souffert !... Et... et mon fils, il est là ?...

Les deux gardes-malades parurent embarrassés.

— Il ignore... il est parti le lendemain du jour où vous vous êtes alité, mon oncle !

— Me laissant seul !

— Il nous avait écrit de venir.

— Est-ce vrai ?

— J'ai là sa lettre.

— Montrez !

— Plus tard.

— Non, fit Bernier. Non, je veux la voir !

Sur un signe de la jeune fille, Berteaux chercha dans son portefeuille et tendit le billet suivant.

„Ma chère cousine,

„Mon père est malade et je suis forcé de partir „pour Bordeaux ; un retard me ferait manquer une „très belle affaire. Venez donc, car le médecin paraît inquiet, et a déclaré que de grands soins seraient „nécessaires. Je pars sans vous attendre.

„Merci d'avance. „Théodore BERNIER.”

Le négociant se tourna vers sa pupille :

— Et vous êtes venus ?

— Sans doute. Hortense a pris le train tout de suite. Moi, j'ai demandé un congé et je suis venu la rejoindre.

— Oui, murmura Bernier... alors que mon fils et ma fille... Mais à propos... et mon gendre, à qui je dois d'avoir failli mourir, mon gendre a dû donner de ses nouvelles !

— Des papiers, fit Berteaux avec gêne... des...

— Des papiers timbrés ? Allons, dis-le ! Je m'y attendais. Cela et la lettre de Théodore, ce sont fruits venus de la même semence.

Et joignant les mains :

— Ainsi, continua-t-il, voilà ma récompense. Je les ai rendus riches, heureux, et ils m'abandonnent, et me traitent en ennemi.

Que leur ai-je donc fait, dis, mon ami, que leur ai-je fait ?

— Rien, dit doucement le professeur. Mais, en eux, le calcul a tué le sentiment.

„Tu leur as appris à dédaigner les élans du cœur : ils tournent tes préceptes contre toi. Je te l'ai dit cent fois : l'intérêt crée des associés, l'affection seule crée la famille...”

— Alors je n'en ai plus, fit Bernier avec désespoir.

Hortense s'était précipitée et l'embrassait.

— Oh ! mon oncle ! Et nous...

Le négociant serra dans ses mains le visage de la jeune fille et, lui rendant son baiser :

— Ma bonne petite, ma chère enfant ! Ah ! oui, il avait raison, Berteaux ! Finis vite tes études, épouse celui que tu as choisi, et reviens tous près de moi. Il n'y a qu'un vrai bonheur dans la vie... et ce n'est pas d'acquiescer, c'est d'aimer !

A. DELVALLE.

La bataille de Trafalgar — Victoire de Nelson

Le 20 octobre 1805, l'armée autrichienne, en vertu d'un article de la capitulation d'Ulm, défilait devant l'empereur et déposait ses armes. Le lendemain, la flotte franco-espagnole était défaite à Trafalgar !

Nelson croisait devant Cadix avec vingt-sept navires ; la flotte franco-espagnole était supérieure en nombre : trente-trois bâtiments, dont la plupart inférieurs en armement et en puissance manœuvrière. Villeneuve, sensible aux sanglants

reproches qui lui avaient été adressés, prit une résolution hardie : il appareilla, sortit du port et marcha à l'ennemi.

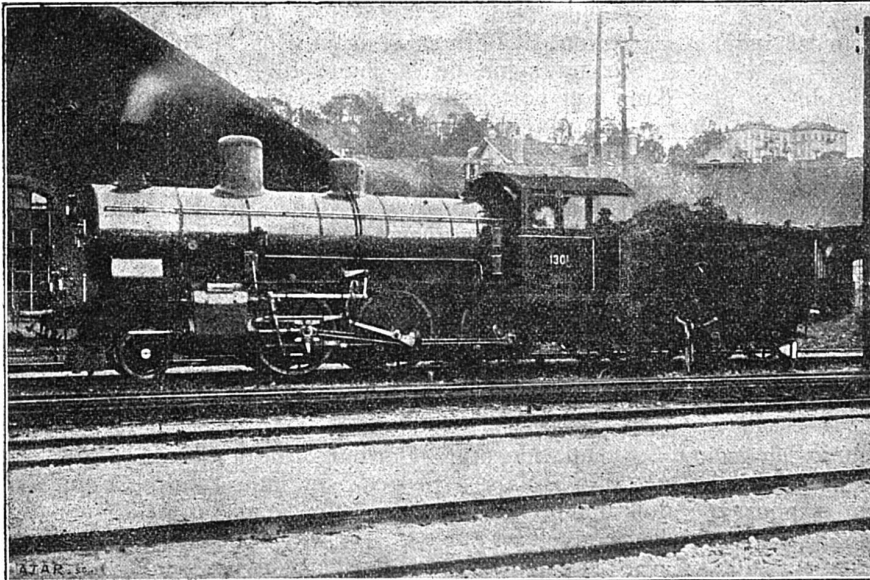
L'action se déroula à la hauteur du cap Trafalgar. Nelson, qui avait pour lui l'avantage du vent, divisant sa flotte en deux colonnes, commandant à bord du *Victory*, celle de gauche, tandis que l'amiral Collingwood commandait celle de droite, se précipita, toutes voiles déployées, sur le centre de la flotte franco-espagnole, afin de la couper et de la disloquer (1^{er} mouvement). La lutte fut terrible ; un égal achar-

nement animait les combattants. Bientôt, ce fut un véritable corps-à-corps (2^e mouvement). Le *Bucentaure*, monté par l'amiral Villeneuve, ayant devant lui la *Santissima-Trinidad* montée par l'amiral Gravina, fut entouré par six navires anglais; les deux navires amiraux ne purent, malgré une héroïque résistance, supporter la foudroyante canonnade. L'amiral Gravina fut grièvement blessé, et Villeneuve se vit contraint d'amener son pavillon, son navire étant désarmé et près de couler bas.

Nelson, avec le *Victory*, le *Téméraire* et le *Neptune*, s'était porté contre le *Redoubtable*, dont le capitaine Lucas qui le commandait, se conduisit avec une rare valeur. C'est durant ce farouche duel que Nelson, qui en suivait, debout sur le

pont, les émouvantes perpéties, fut frappé dans les reins par la balle d'un matelot posté dans une des hunes du *Redoubtable*. Sa mort allait mettre en deuil l'Angleterre. Le contre-amiral Magon, à bord de l'*Algésiras*, tint héroïquement tête à l'assaut furieux que lui livrait le *Tonnant*, un navire français que les Anglais avaient capturé à Aboukir; il fut tué à son poste de commandement. Un vaisseau français, l'*Achille* préféra se faire sauter que de se rendre.

Malgré des prodiges de valeur, le désastre fut complet à cinq heures. Sur les trente-sept navires français et espagnols, six purent être sauvés par l'amiral Gravina et quatre par le contre-amiral Dumondier, que le vent contraire avait empêché de prendre une part efficace à l'action.



Photographie A. Blanc, à Lausanne.

La nouvelle locomotive des Chemins de fer fédéraux, avec vapeur surchauffée.

Locomotive à vapeur surchauffée.

On sait que la dépense de combustible constitue un gros chiffre dans les budgets des chemins de fer à traction à vapeur.

Des ingénieurs suisses et ceux de la Fabrique suisse de locomotives, à Winterthour, en particulier, ont préconisé l'emploi de machines compound, qui réalisent une notable économie sur les locomotives à cylindres égaux avec simple expansion.

Toujours à la recherche d'améliorations, la Fabrique de locomotives de Winterthour vient de livrer aux Chemins de fer fédéraux deux nouvelles machines B ³/₄, 1301 et 1302. Ces deux locomotives se distinguent en ce qu'elles sont à simple expansion, avec deux cylindres égaux, extérieurs. Leurs chaudières sont timbrées à 12 atmosphères seulement, mais sont munies d'un surchauffeur de vapeur, système Schmidt. La température de la vapeur peut être portée à 320 et même 350 degrés, c'est-à-dire 130 à 160 degrés de plus que la température correspondante à la pression de 12 atmosphères.

PORTRAITS D'ARTISTES

Ce sont tous des artistes originaux, créateurs, qui ont une belle personnalité. Les gens qui ont l'habitude de deviner le caractère à certains traits de la figure, à certains détails de la tenue, pourront exercer leur science à démêler — c'est le cas — la psychologie de ces hommes en étudiant leur chevelure, très particulière chez chacun d'eux.

Voyons-les, en résumé; commençons par le dernier, par Jean Richepin. Né en 1849, à Médéa, en Algérie, il se croit un descendant de Bigane; il se dit romanicel. Il méprise les conventions sociales, admire les révoltés, aime les crudités rabelaisiennes. Sa *Chanson des Gueux* lui valut un mois de prison et cinq cents francs d'amende. Son talent est vaste, sa langue plantureuse et savoureuse, ses vers sonnent comme des clairons. Et cela va bien pour célébrer la vie des bohèmes, noter les impressions neuves et drôles qui font la valeur de ses nombreux ouvrages de poésie, de romans ou de théâtre.

Gustave Charpentier, premier prix de Rome au Conservatoire de Paris, publie quelques mélodies vocales et fait exécuter deux compositions importantes, d'une excentricité voulue, *Napoli*, symphonie sentimentale et pittoresque, et la *Vie du poète*, symphonie-drame. Il a écrit avec succès un opéra-comique, *Louise* et une symphonie, le *Couronnement de la Muse*. Il a organisé les fêtes de la Muse, si populaires à Paris et à Lille.

Sir Henry Irving fût le plus grand acteur dramatique de l'Angleterre. Il a voué son talent aux héros

de Shakespeare et son tombeau se trouve maintenant à l'abbaye de Westminster.

Ignace Paderewski a fait applaudir par le monde entier sa virtuosité de pianiste. Il a écrit une *Fantaisie polonaise*, avec orchestre, et une foule de morceaux pour piano seul. Il fit représenter avec succès, à Dresde, son opéra en trois actes, *Manru* qui fut mis à l'index par Guillaume II parce que Paderewski avait pris part à une manifestation polonaise contre le gouvernement prussien. Il possède près de Morges, la magnifique campagne de Riord-Bosson, nid de verdure en face du Léman et des Alpes.

Voici un autre musicien du nord, Edouard Grieg, un Norvégien qui réside à Bergen. Après des études sérieuses en Allemagne et à Copenhague, il rentre en son pays et se met à composer. Il a rassemblé les vieilles chansons et les vieilles danses norvégiennes; il s'en est inspiré et son œuvre féconde a reçu une couleur particulière. Il a écrit la musique pour *Peer Gint*, le drame d'Ibsen.

Clovis Hugues est à la fois poète et député: il est un des félibres de la belle Provence; il a rédigé un journal antibonapartiste pour le dernier empire et a pris part au mouvement communiste de Marseille. Cela lui valut quatre ans de prison. Ses vers sont vibrants et colorés. Sa femme s'adonne à la sculpture. Donc, un ménage d'artistes.

Arthur Nikisch est le directeur très compétent des concerts philharmoniques de Berlin et de Leipzig. Jean Kubelik est un célèbre virtuose du violon.

Le peintre Carolus Duran — de son vrai nom Charles Duran — est surtout un portraitiste. Il peint les